

Le Bulletin de L'ILLEC

Ceci n'est pas une newsletter

Jeunes : affaires de générations

SOMMAIRE

GÉNÉRATIONS LETTRÉES
Éditorial page 2

MUTANTS, EMPIRIQUES
ET SORCIERS
Entretien avec Jean-Luc Excousseau
page 1

RUPTURE ANTHROPOLOGIQUE
Entretien avec Monique Dagnaud
page 3

GÉNÉRATION COLLABORATIVE
Entretien avec Nathalie Damery
page 4

GÉNÉRATIONS LEURRES
Entretien avec Joël-Yves Le Bigot
page 6

IMPÉRATIF DE MIXITÉ
Entretien avec Hervé Drnais
page 7

Mutants, empiriques et sorciers

La période historique que traverse une génération dans sa jeunesse influence l'élaboration de son système de valeurs. Ainsi se forment les personnalités générationnelles.

Entretien avec Jean-Luc Excousseau, cofondateur de l'Association du marketing générationnel¹

■ Pour parler des jeunes, les « générations Y » et même « Z » ont été instituées en objets d'étude. Quelle est la validité de ces concepts ?

Jean-Luc Excousseau : La génération des Y que j'appelle les « empiriques » est née autour de 1980, celle des Z que j'appelle les « sorciers » est née autour de 1990. Les années de jeunesse, d'adolescence et d'entrée dans la vie ne sont pas les mêmes. A dix ans d'écart, beaucoup d'évolutions socioculturelles (entrée dans la vie dans les années Jospin pour les Y, entrée dans la vie en pleine crise pour les Z) et technologiques (du Web au Web2, de l'Ipod à l'Ipod...) ont eu lieu. Cela se retrouve dans une personnalité générationnelle différente que l'on constate aujourd'hui dans tous les domaines de la vie, de l'éducation et du monde du travail.

■ Peut-on être quarantenaire et partager la culture de la génération Y ou Z ?

J.-L. E. : Si l'on est quarantenaire, il y a de fortes chances qu'on soit un X et qu'on fasse partie de la génération passionnante que j'appelle les « mutants ». Né autour de 1970, on a développé une réelle personnalité générationnelle, bien différente de celle qu'auront ensuite les empiriques ou les sorciers.

En revanche, pour les X, côtoyer les Y et les Z, s'intéresser aux évolutions socioculturelles dont ces générations sont porteuses, à leurs réactions, peut être l'occasion de bonnes leçons de vie. Les générations les mieux adaptées au monde de 2012 sont celles qui ont entre quinze et vingt ans aujourd'hui ; on peut apprendre beaucoup d'elles et leur faire des emprunts.

■ Selon certains², la génération Y ne présenterait pas de grandes particularités en ce qui concerne les attitudes et valeurs au travail, qu'en pensez-vous ?

J.-L. E. : Pour faire des séminaires sur les différentes générations en activité, je pense qu'il faut passer à côté de beaucoup de signes évidents pour considérer que les Y fonctionnent comme les X ou que les Z fonctionnent comme les Y. Mais les appellations et les méthodes sont parfois tellement floues qu'elles rendent illisibles ces différences.

Génération lettrées

« X », « Y » ou « Z », pour d'autres « C » plutôt qu'« Y », ou bientôt « e », telle a été ou serait la jeunesse ; oui, mais après Z ? s'est demandé notre *Bulletin*, inquiet que la prochaine génération ne soit promise à pis que l'analphabétisme, l'épuisement des lettres. Et, observant qu'autour de ces cryptogrammes élémentaires se déploient de savantes considérations sur les vagues de « migrants » ou de « natifs » du numérique, de s'interroger sur ce que veulent saisir ces typologies friandes de métaphores techniques.

Soit « Y » les 25-35 ans, la plupart entrés dans la vie active, et « Z » les 18-25, dont les plus nombreux ne travaillent pas encore. Pour Jean-Luc Excousseau, les natifs de 1990 (ou autour) se distinguent de ceux de 1980. Il n'y a hésitation que sur la couleur de la magie qui éloigne ces « sorciers » de « l'empirisme » de leurs devanciers. Génération « entrée dans la vie en pleine crise », les « Z » sont, pour cet auteur, « les mieux adaptés au monde d'aujourd'hui ».

A cette disposition, qu'Hervé Druais étend aux « Y », Joël-Yves Le Bigot ajoute un trait qui, pour le coup, n'a rien de générationnel : il tient à un *moment de la vie*, cet âge de 18-25 ans où « se manifeste le plus brutalement » la disparition, il y a déjà trente ans, de « la dynamique du progrès continu » qui garantissait aux jeunes de vivre mieux que leurs parents. En pratique, le « surchômage » se fait l'agent de cette brutalité en fracturant les jeunes classes d'âges, entre ceux qui s'en sortent et les autres. Autant dire que la théorie des *digital natives* est un « concept importé » aussi adapté à la société française qu'à nos estomacs le beurre de cacahuète.

Nathalie Damery, tout en refusant de se « focaliser trop sur la rupture », voit bien des traits générationnels distincts, associés au développement des NTIC, entre « Z » et « Y ». Hervé Druais, pour qui les « Z » ne font qu'accentuer les changements dont les « Y » ont été avant eux porteurs, se montre plus prudent.

Sur la culture de l'immédiateté, nos auteurs s'accordent : résultat des « nouveaux modes de communication qui amplifient le rapport à l'urgence », selon l'expression de Monique Dagnaud, elle instaure chez les jeunes une « nouvelle façon de construire [leur] identité ». Les natifs du numérique l'auraient tous éprouvée, les « Y » comme les « Z » – en quoi se remarque que le numérique n'est déjà plus si jeune.

Ce qui en revanche distingue les 18-25 ans aujourd'hui, selon Nathalie Damery, est une « nouvelle perception de la valeur des choses » qui fait une grande place à la gratuité et va affecter « la consommation et les modèles économiques ». Pour Hervé Druais, ces mêmes « Z » se signaleraient plutôt par leur forte inclination au « zapping ». Génération Z, génération instable ?

De façon récurrente ce type d'inquiétude se cristallise autour de l'entrée dans la vie active des jeunes. L'hypothèse que les traits juvéniles d'une génération perdureront à l'âge mûr n'est pas le moindre enjeu des discussions.

Que les jeunes préfèrent les modalités affinitaires de socialisation aux relations obligées ou purement fonctionnelles témoigne surtout qu'ils entrent plus tard que les générations précédentes dans le monde du travail, dont ces relations sont le propre. Cela n'exclut pas que, par vagues successives, ils y importent les autres. D'autant qu'ils y introduisent déjà le conflit de générations qu'ils n'ont pas vécu en famille, où « l'écoute » et le « soutien » mutuels, note Monique Dagnaud, l'auront désamorcé. A l'entreprise est échu d'assumer le rite de passage.

Il serait plus hasardeux de se demander si chez les futurs décideurs le court-termisme sera le myope horizon des enfants de l'immédiateté, qu'on pourrait appeler aussi bien enfants du développement durable. Assurément, ils n'en sont pas les inventeurs, mais sans la mixité des générations, le monde du travail, prévoit Hervé Druais, risquera d'avoir à choisir entre la célérité et l'excellence.

Il est en revanche probable que la « culture de l'affectif » que portent les « enfants du désir », dont parle Monique Dagnaud, soit promise à ne pas se dissiper au fil du temps que leur durcira l'écorce. Mais l'effet générationnel, là, est estompé : pour leurs aînés aussi, le domaine de « l'expression obligatoire des émotions » (Marcel Mauss) a annexé un vaste champ du social qui inclut le travail. Et, comme l'a ailleurs observé Alain Ehrenberg, dans l'affect « les différends doivent s'exprimer (...) car ce langage fait désormais autorité »¹. En outre, cette « culture de l'affectif » correspond à ce que Joël-Yves Le Bigot appelle une « féminisation des valeurs » en quoi il est difficile de voir autre chose qu'une tendance de long terme².

Une certaine pérennité alors. Après les « Z », les « Z' » ? Il vaut mieux en être à « Z » qu'à « D ».

François Ehrard

1. Alain Ehrenberg, « Société du malaise ou malaise dans la société », www.laviedesidees.fr/IMG/pdf/20100330_ehrenberg.pdf.

2. Il est notable qu'aucune des typologies générationnelles portant sur les jeunes ne s'intéresse aux différences éventuelles de comportement et d'aspirations entre filles et garçons, comme s'il allait de soi que la question était caduque.

■ *De génération en génération, les jeunes seraient-ils de plus en plus repliés sur leur cocon générationnel ?*

J.-L. E. : Une culture générationnelle forte s'impose de plus en plus à travers les changements globaux et internationaux qui affectent l'ensemble des économies avancées et les classes jeunes de ces pays. La génération est une forme d'identité qui se renforce depuis le *baby boom* de l'après-guerre et surtout se déploie à une échelle inégalée. Une génération internationale dépasse aujourd'hui 120 millions de personnes, et il y en a dix qui cohabitent dans l'ensemble des économies avancées, qui représentent 1,2 milliard d'habitants. L'identité générationnelle est une forme de lien transnational qui n'en est qu'à ses débuts.

■ *La génération Z appelle-t-elle des stratégies particulières pour les marques ?*

J.-L. E. : Ils sont « sorciers ». Il faut l'être autant qu'eux ! Être capable de transformer une citrouille en carrosse, de faire beaucoup avec pas grand-chose (voir les audiences records des sites internet ou de groupes du type Housse de Racket), et

savoir utiliser leurs fantastiques réseaux personnels : derrière un quasianonyme Z, il y a parfois 25 000 « suiveurs » en ligne prêts à partager ses avis. Lady Gaga en a 23 millions, qui eux-mêmes en ont peut-être chacun 2 500, qui eux-mêmes, etc.

Propos recueillis par J. W.-A.

1. *Auteur de la Mosaïque des générations, Eyrolles, 2000. Le modèle de générations dont parle ici Jean-Luc Exxcousseau va faire l'objet d'un livre. Les Mutants (ou X) sont nés entre 1965 et 1974, les Empiriques (ou Y) sont nés entre 1975 et 1984, les Sorciers (ou Z) entre 1985 et 1994.*

2. Jean Pralong, FocusRH du 2/12/2010 - www.focusrh.com/strategie-ressources-humaines/attirer-fideliser-salaries/a-la-une/la-generation-y-nexiste-pas.html, ou François Pichaud et Mathieu Pleyers, « Pour en finir avec la génération Y ».

Rupture anthropologique

S' il n'y a pas une mais plusieurs jeunesse, toutes partagent une même demande de lien et d'émotion. Génération affect ?

Entretien avec Monique Dagnaud, directrice de recherche au CNRS'

■ *Y a-t-il vraiment des effets générationnels remarquables chez les « natifs du numérique », par rapport aux enfants de la télé, aux enfants de la radio, etc. ?*

Monique Dagnaud : Chez les natifs du numérique, les changements sont importants et sont liés aux nouveaux modes de communication qui amplifient le rapport à l'urgence, à l'immédiateté, qui instaurent une nouvelle façon de s'informer, de se coordonner, de construire son identité, de se représenter le monde.

Ajoutons, parmi les autres facteurs structurant de la jeunesse d'aujourd'hui, la crise, l'angoisse liée à la mondialisation, le désenchantement politique. On peut parler d'une rupture anthropologique, liée à l'usage des réseaux sociaux. Pour autant, méfions-nous de toute globalisation, car il n'y a pas une seule jeunesse, mais plusieurs dans une même génération. On en revient toujours aux catégories sociales, et surtout au capital scolaire et culturel détenu.

■ *Le changement technique s'accélérateur, va-t-on vers un raccourcissement des cycles générationnels ?*

M. D. : Oui, on constate des effets générationnels liés à des changements culturels et technologiques qui vont en s'accélérateur. Les usages de la technique et les modes évoluent rapidement. Ce qui était moderne hier devient obsolète. Facebook est devenu moins *in* et la cote de Twitter monte chez les jeunes générations. Et l'échange par textos, déjà fréquent, s'amplifie encore.

■ *De génération en génération, les jeunes seraient-ils de plus en plus repliés sur leur cocon générationnel ?*

M. D. : Oui et non. Il est vrai que les jeunes d'aujourd'hui fonctionnent d'abord avec leurs pairs, mais on pourrait dire la même chose des jeunes des années 1950, 1970, où existait déjà une culture juvénile, et donc une forte solidarité générationnelle. En revanche, plus qu'auparavant les jeunes sont dans un rapport de complicité et de proximité fortes avec leur famille parentale, qu'elle soit biologique ou recomposée.

Aujourd'hui, les jeunes ont une relation forte avec la génération d'avant, car les parents s'occupent d'eux plus longtemps, accompagnent longtemps cette période qui conduit à l'autonomie. Il est difficile de parler de conflits de génération dans la famille moderne, où l'on pratique l'écoute mutuelle, la complicité, le soutien entre générations face à une société perçue comme incertaine. Le conflit générationnel peut néanmoins exister sur le plan de la société en général, quand se pose la question de l'entrée sur le marché du travail. Si cocon il y a, il est aussi familial.

■ *Qu'est-ce que la génération Z a gardé de la X ? Y a-t-il amoindrissement de la transmission ?*

M. D. : Ces dénominations, X, Y, Z ne sont que des conventions pour désigner des classes d'âge. La famille est le lieu privilégié de la transmission grâce aux liens forts qui existent entre les générations. Oui, il y a des bouleversements culturels importants, mais pour autant il n'y a pas amoindrissement de la transmission. On peut même parler de transmission à rebours, quand les jeunes forment les adultes à la pratique d'internet et des réseaux sociaux. Dans les deux sens, les liens sont plus complexes qu'auparavant.

■ *Que leur vie soit facile ou non, les jeunes générations d'aujourd'hui vivent-elles plus que leurs aînées leur socialisation sur un mode affectif ?*

M. D. : Sûrement. Nous sommes dans un univers d'affects, car les enfants sont des enfants du désir. La filiation est la grande affaire de notre société. L'affect prime même parfois la question éducative. Les jeunes vivent dans la culture de l'affectif, des émotions, voire des pulsions.

■ *Les jeunes générations sont-elles plus ou moins autonomes que leurs devancières ? Les plus jeunes seraient-ils plus adaptés à une société axée sur la compétition ?*

M. D. : Oui et non. Oui, car l'autonomie est une valeur très forte dans l'éducation. On vous incite très tôt à vous débrouiller seul ; la culture internet est fondée là-dessus. Cependant, les mêmes jeunes ont du mal à acquérir une autonomie économique. D'autant que le modèle scolaire ne les prépare pas tellement à la compétition économique. L'école forme plutôt des personnes aspirant à trouver un emploi stable que des entrepreneurs animés par le goût du risque et de l'accumulation de richesses.

■ *Y a-t-il lieu de s'alarmer d'une difficulté croissante des natifs du numérique hyperconnectés à communiquer in vivo ? Les adultes de demain seront-ils toujours plus timides et maladroits, voire pusillanimes ?*

M. D. : Non. On peut être hyperconnecté et bien socialisé dans la vie réelle. Les réseaux sociaux encouragent la sociabilité,

stimulent l'appétence pour la communication. La sociabilité numérique n'a pas tué le face-à-face.

■ *Un effet générationnel s'est-il mêlé aux raisons de contexte qui pourraient expliquer la faible participation électorale des 18-25 ans au cours des récentes élections ?*

M. D. : L'abstention croît depuis plusieurs décennies, les nouvelles générations la pratiquent à toutes les élections, car voter n'est plus considéré comme un devoir, mais comme un choix renouvelé à chaque élection.

■ *Depuis les pionniers de la « génération Erasmus », les jeunes deviennent-ils de plus en plus européens ?*

M. D. : Une génération, ce n'est pas un ensemble homogène. Il y a plusieurs jeunesse. Une majorité des jeunes a voté non aux élections européennes en 2005. Certains, ceux qui font des études supérieures, ont le plus souvent la fibre européenne. Ils se considèrent comme citoyens de l'Europe. On ne peut pas en dire autant des exclus du système scolaire, qui vivent l'Europe et plus largement la mondialisation comme une menace.

Propos recueillis par J. W.-A.

¹ *Dernier ouvrage paru : Génération Y, les jeunes et les réseaux sociaux, de la dérision à la subversion, Presse de Sciences Po, 2011. A lire également, sur Slate.fr, les articles « La compétition scolaire, pour quoi faire ? » ; « Les deux branches de la génération Y » ; « Jeunes : le tiers perdant » ; « Ados, adultes, les nouvelles incompréhensions ».*

Génération collaborative

Ce n'est pas tant la technique qui affecte la société et façonne les générations que les valeurs qu'elle porte. Celles de la Toile sont de vraies ruptures.

Entretien avec Nathalie Damery, présidente de l'Obsoco Etudes et Conseil

■ *En dehors du champ démographique, l'idée de génération a pu renvoyer à un événement (Mai 68), à une période (« génération perdue » des années vingt trente), à une période en art (peinture, littérature...), voire à un produit (en particulier dans l'automobile). Les « générations X », « Y », « Z » renvoient-elles à l'univers de la technique ?*

Nathalie Damery : Incontestablement, ces générations sont liées à l'ordinateur, puis à Internet. La génération Y a été appelée celle des enfants de l'ordinateur. Le totem en serait aujourd'hui le *smartphone*. Pour autant, mis à part son style et sa marque, l'objet « technologique » n'est pas l'important en soi. Les valeurs portées par Internet, et en particulier l'accès à la connaissance par tâtonnement, l'immédiateté, le gratuit, la relation entre pairs, qui caractérisent les 18-24 ans, sont en train d'essaimer et d'affecter la société tout entière.

■ *Le changement technique s'accélérateur, va-t-on vers un raccourcissement des cycles générationnels ?*

N. D. : Je ne crois pas que la technique change le monde, c'est l'usage qu'on en fait qui le change. En matière d'usages, des ponts se créent, des apprentissages mutuels se font, de nouvelles formes d'échanges apparaissent. Jean-François Marchandise¹

a cette expression juste, « nous sommes tous le prénumérique de quelqu'un », pour désigner ces allers-retours entre générations et au sein des générations elles-mêmes. L'intergénérationnel est intéressant à observer, car l'idée des cycles se focalise trop sur la rupture, l'avant et l'après. Ce qui se passe entre est plus fécond. On parle de « natifs du numérique », opposés aux « immigrants numériques », pour différencier ces générations. Mais ces concepts sont flous et probablement de moins en moins pertinents. Les plus jeunes ne sont pas nécessairement des professionnels innés de la technologie, et les aînés deviennent de plus en plus habiles. S'il est vrai que les plus âgés sont moins connectés en moyenne, certaines grand-mères blogueuses ou tuiteuses sont aussi agiles que leurs petits-enfants.

■ *Mais on parle tout de même de rupture...*

N. D. : Les quatre valeurs véhiculées par Internet (l'apprentissage par tâtonnement, l'immédiateté, la gratuité, la force de la communauté) sont de réelles ruptures, qui affectent la relation au travail, le rapport à l'autorité et la façon de consommer.

L'apprentissage par tâtonnement, échec, succès, bidouillage, entre assez frontalement en opposition avec le monde de l'entreprise, qui fonctionne souvent en système clos et de façon verticale, hiérarchique, et avec celui de l'éducation, où est instituée la posture du sachant face à de non-sachants. Le cadre d'entreprise ou le professeur imposent méthodes et visions, et aux autres de reproduire le modèle. Les valeurs de l'internet déstabilisent le cadre de l'apprentissage. Un modèle reste à

inventer. A propos de l'immédiateté, il est beaucoup question de l'amointrissement de la capacité de penser à long terme. Toute stratégie suppose patience et constance. On évoque aussi la difficulté des 18-24 ans à consentir à un effort ne débouchant pas sur un gain instantané, et leurs difficultés de concentration.

La force de la communauté se traduit dans l'impact de la prescription des pairs et dans les relations de confiance horizontales qui ont bouleversé le monde de la consommation. Elle touche également l'attitude devant les relations hiérarchiques.

Les 18-24 ans, contrairement à leurs aînés, sont pleinement installés dans la culture de la gratuité (téléchargements, accès aux connaissances, relations à autrui et à certains usages). Cela a débordé largement l'univers de la technique. Décathlon offre ainsi des expériences sportives à ses clients ; il ne s'agit pas là de « délinquance du clic ». C'est une révolution, car tous les modèles s'en trouvent affectés. D'autant que la jeune génération, aux commandes économiques et politiques demain, saura imposer ses modèles.

■ *Observe-t-on avec eux un effet générationnel sur les comportements de consommation ?*

N. D. : C'est le changement majeur. Pour deux raisons, liées. La première est le rapport à la gratuité. Pour les plus jeunes, tout n'est pas gratuit, tant d'en faut. Ils savent mettre le prix pour acheter les marques qu'ils préfèrent, ou pour rester connectés, mais il y a une nouvelle perception de la valeur des choses, et c'est en quoi la révolution évoquée affecte la consommation et met en question les modèles économiques de demain. La seconde raison est l'émergence de modes de consommation qui mettent à distance le consumérisme, identifié au gaspillage : le partage, le troc, le recyclage. Le phénomène n'est pas nouveau, les techniques de l'information et de la communication, déployées en plates-formes, intensifient ces pratiques. Le mouvement déborde l'antigaspiillage ou les contraintes économiques.

Il y a aussi à l'évidence le plaisir de créer de nouvelles relations affinitaires, l'intérêt porté au contact avec les producteurs (par exemple *La Ruche qui dit oui*, plate-forme communautaire d'achats groupés², au partage de ses propres biens (*La Machine du voisin*)³ ou à l'utilisation d'objets mis à disposition (Vélib'). Une économie collaborative qui doit beaucoup aux valeurs de l'internet se propage. Elle s'étend à tous les domaines et à toutes les générations ; prêt d'argent entre particuliers, troc de vêtements, covoiturage, hébergement de personnes en déplacement⁴... Ces comportements émergents méritent d'être observés et mesurés, c'est d'ailleurs pourquoi nous avons créé l'Observatoire des consommations émergentes avec le soutien de l'Illec, de la FCD et du Pôle de compétitivité des industries du commerce. Résultats en septembre.

■ *La génération Z reviendrait-elle à la « valeur travail » ?*

N. D. : Oui, mais dans un autre rapport. L'entreprise est encore trop souvent un système clos. Les 18-24 ans s'engagent dans des relations avec leurs pairs, pratiquent les réunions en ligne, télétravaillent, vivent en mobilité. Leur génération sait partager l'information utile entre le monde du dedans et le monde du dehors pour avancer, trouver des solutions. La valeur travail,

si elle est liée à l'autonomie et à une bonne dose de créativité, ne décroît pas. Il est frappant de voir combien l'esprit de jeune pousse est lié à la production. A la *Cantine*⁵ ou à la *Mutinerie*⁶, pour ne citer que ces lieux emblématiques de l'espace de travail collaboratif en réseau, les jeunes travaillent beaucoup, ils ne comptent pas leurs heures.

■ *On a parlé d'une difficulté croissante des natifs du numérique à communiquer in vivo. Entrons-nous dans un monde d'adultes toujours plus timides, maladroits voire pusillanimes ?*

N. D. : L'objet « techno » n'est pas la cause des dysfonctionnements actuels. C'est le monde tel qu'il tourne. Sans nier les dangers de l'addiction, ou certaines pratiques à risque, il y a des choses intéressantes à regarder du côté des usages associés à l'amitié (passer du temps avec ses amis, se retrouver, se comparer, converser en continu) et des usages liés aux centres d'intérêt (la production artistique amateur en particulier). Si l'on considère le « web social » comme la possibilité de démultiplier ces pratiques, le regard est tout autre. On ne parlera plus

de difficultés à communiquer *in vivo*. Les jeunes, via Internet, se socialisent, se frottent au réel à partir de codes, renforcent leur compétences sociales, réagissent, s'autocensurent. De plus, tous les jeunes en France n'ont pas la possibilité de se déplacer, de sortir. Les transports coûtent cher, les lieux publics sont souvent pauvres en offres de loisirs, en expériences, quand ils ne sont pas inexistantes. Les médias sociaux élargissent l'espace. Et on s'y amuse beaucoup.

■ *Génération X, Y, Z... Comment va s'appeler la prochaine ?*

N. D. : On évoque le terme « e-génération », mais ma préférence va à « génération *We* ». Cette « génération nous » sera plus participative, plus active dans les mouvements et enjeux économiques, sociaux et politiques (défense de l'environnement, usage différent des ressources), avec l'idée de ce qu'elle pourra faire « ici, maintenant, tout de suite », localement et globalement, pour transformer le monde environnant. En français, cela sonne bien : « oui » (*we*). C'est plein de promesses.

Propos recueillis par J. W.-A.

1. Directeur à la Fondation internet nouvelle génération, www.fing.org.

2. www.laruchequiditoui.fr.

3. Partage de machines à laver, www.lamachineduvoisin.fr.

4. Comme le pratique le site de mise en relation Couchsurfing.org.

5. Espace de travail qui a pour visée « de faire se croiser des mondes qui travaillent dans des lieux éclatés afin de mutualiser les moyens et les compétences entre développeurs, entrepreneurs, usagers, artistes, chercheurs et étudiants », 12, Galerie Montmartre, 75002 Paris, <http://lacantine.org>.

6. Autre « écosystème » de travail ouvert aux « indépendants et aux entrepreneurs » de « tous les profils et tous les métiers » désireux de trouver « la force de frappe d'une entreprise sans en avoir la lourdeur ni les contraintes », 29 rue de Meaux, 75019 Paris, www.mutinerie.org.

Génération leurre

L' idée de générations homogènes, Y ou Z, est sans pertinence au regard de la disparité de situation des jeunes induite par le surchômage, qui les touche depuis des décennies.

Entretien avec Joël-Yves Le Bigot, fondateur de l'Institut de l'enfant et de Youth Opinion International¹

■ *Pour parler des jeunes, des « générations Y » et même « Z » ont été instituées en objets d'étude. Quelle est la validité de ces concepts ? En quoi la génération Y se distingue-t-elle de la X (processus de socialisation, modes de pensée, comportements, pratiques culturelles...)?*

Joël-Yves Le Bigot : Ces concepts n'ont pas de légitimité. Ils ont été importés bruts de fonderie des Etats-Unis, il y a quelques années, par des chercheurs en bibliothèque déconnectés de la réalité; ils n'ont aucune validité pour la jeunesse de France. La notion de « génération » – sur laquelle nous avons beaucoup travaillé depuis près de quarante ans avec Jean-Luc Excousseau et Jean-Paul Tréguer – suppose qu'une certaine population, définie par une tranche d'âge, partage durablement à la fois une histoire commune et une même vision de l'avenir. Cela n'est absolument pas le cas pour les jeunes nés entre 1980 et 2000, qui correspondraient au terme « génération Y » (l'écart entre deux générations s'élève d'ailleurs aujourd'hui beaucoup plus à trente ans qu'à vingt). La permanence du sous-emploi des jeunes – le taux de chômage des 18-25 ans est depuis des lustres deux fois et demie supérieur à la moyenne nationale des 18-60 ans – induit des perspectives sociales, professionnelles, civiques et même affectives très différentes selon le parcours proposé – ou imposé – à chacun par la société.

■ *Y a-t-il un malaise propre aux 18-25 ans ?*

J.-Y. Le B. : Incontestablement. C'est à cet âge que la rupture, dans les années 1980, de la dynamique du progrès continu qui garantissait aux jeunes d'être automatiquement plus riches (plus instruits, en réussite professionnelle accrue et en meilleure santé) que leurs parents, se manifeste le plus brutalement. C'est le moment où les goulots d'étranglement de l'insertion académique et professionnelle jouent à plein, faisant s'écrouler beaucoup de rêves. Les écarts entre les favorisés et ceux qui le sont moins sont tels que l'on peut parler aujourd'hui de fracture intragénérationnelle, ce qui rend absurde l'idée de génération homogène, Y ou Z.

Par ailleurs, définir une population par un jeu de mot – qui relève plus du mauvais journalisme que de la recherche – induit des caricatures et des jugements de valeur, au lieu de favoriser le dialogue. Rien n'a été construit de positif sur cette notion de génération Y. Une autre approximation – jeu de mot anglophone sur « Y » et « why » – est tout aussi choquante, puisque cette population ne peut pas se poser beaucoup de questions, tellement elle est engluée dans un contexte d'inquiétude généralisée, de

peur de l'avenir et d'autrui, et de conservatisme maladif, généré par les plus âgés !

■ *De génération en génération, les jeunes seraient-ils de plus en plus repliés sur leur cocon générationnel ?*

J.-Y. Le B. : Si la solidarité intergénérationnelle à l'intérieur de la famille a tendance à diminuer, à la fois naturellement, du fait de la fréquence des désunions, et conjoncturellement, du fait de la crise, elle n'est pas remplacée par une solidarité de classe d'âge, du fait de la rupture du progrès évoquée précédemment. Le repli est souvent compensé par des regroupements, qui se renouvellent fréquemment, sur les réseaux sociaux. Mais l'épanouissement individuel prend souvent le pas sur l'accomplissement collectif ; ce qui ne favorise pas l'insertion.

■ *Les jeunes sont-ils parfois animés par la tentation de la table rase ?*

J.-Y. Le B. : Les jeunes Français ne sont pas du tout disposés à la révolution, comme le démontrent tant la faible mobilisation des « Indignés » – comparée à leur succès dans d'autres pays européens, en particulier l'Espagne – qu'un vote très majoritairement Hollande ou Sarkozy à la dernière présidentielle, sans surreprésentation des candidats radicaux, Mélenchon ou Le Pen. Ils entendent plutôt tirer parti du système mis en place par leurs aînés; soit pour les droits qu'il permet d'acquérir pour les plus favorisés ou pour les compensations qu'il propose pour les autres.

■ *Sans négliger le coût du logement, la dépendance prolongée vis-à-vis de la famille doit-elle s'interpréter comme un manque d'autonomie*

ou de maturité toujours plus marqué chez les 18-25 ?

J.-Y. Le B. : Au problème du logement – absence de résidences universitaires et coût des locations –, il faut ajouter le fléau du surchômage. Les deux contribuent à freiner l'autonomisation et la responsabilisation de nos jeunes, qui deviennent adultes plus tard, après avoir été adolescents plus tôt. Mais le plus grave réside dans le fait que l'ensemble de l'environnement éducatif favorise pendant les années de formation la reproduction et le formatage, de préférence au libre-arbitre, au discernement, à la créativité, à la prise de risque débouchant sur la mise en projet et l'entreprise de soi.

■ *L'aspiration à l'autonomie qu'ils manifestent dans l'univers du travail fait-elle des Z ou des Y des générations de potentiels créateurs d'entreprise ?*

J.-Y. Le B. : Compte tenu de ce que je vous ai dit, vous ne serez pas surpris que la réponse soit non ; sauf pour une petite minorité d'entre eux. Comme de plus les valeurs véhiculées par la société contemporaine privilégient le plaisir à court terme par rapport à l'effort à long terme, et que les chefs d'entreprise sont volontiers critiqués, les jeunes souhaitent plutôt un avenir de star du sport ou du spectacle ; même s'ils ont déjà découvert que ce n'est plus pour eux. En fait, on ne leur a pas suffisamment permis

de découvrir, pendant leurs années de formation, qu'autonomie et responsabilité vont toujours de pair.

■ *Y a-t-il chez les jeunes une appréhension de plus en plus affective du social, comme si l'affectif suppléait l'idéologique ou le politique ?*

J.-Y. Le B. : On observe une féminisation très forte des valeurs contemporaines – il vaudrait mieux parler de « principes d'action », pour éviter les malentendus entre les générations –, féminisation qui explique que l'idéologie et la politique – plutôt masculines – perdent pied par rapport à l'ouverture, à la compassion, à la générosité, compétences plus fréquentes chez les filles. On le voit très bien à propos du refus de plus en plus fréquent – y compris chez les hommes – de voir la sphère professionnelle prendre le pas sur le domaine privé et familial.

Impératif de mixité

Les plus jeunes générations ont une capacité sans précédent d'adaptation au changement et à l'incertitude de l'avenir. Sans le cynisme de leurs aînés, mais sans grande envie d'excellence.

Entretien avec Hervé Druais, Hom&Sens, conseil en management

■ *En quoi la génération Y se distingue-t-elle de la génération X ?*

Hervé Druais : Le concept de génération Y ou Z, est une vue de l'esprit, c'est une façon de se rassurer. Quand on est un peu perdu, déboussolé, on cherche des explications. Le temps passe, on vieillit, d'autres générations arrivent qui vivent dans leur temps, les contextes évoluant. Ce qui explique la différence générationnelle, c'est le fait que des générations s'adaptent plus vite au changement que d'autres. Le temps qui sépare deux générations est plus court qu'hier : d'une période de vingt-cinq ans avant guerre à moins de dix aujourd'hui. Comme le temps va plus vite, le changement n'étant pas considéré comme naturel, on a plus de mal à suivre, on cherche des arguments pour expliquer les différences générationnelles. Parler des X, Y ou Z est un faux problème, il y a toujours eu des générations, pour autant les changements sont profonds entre les *baby-boomers* et la génération Y, et ils seront encore plus flagrants avec la génération Z.

La génération des *baby-boomers* a bénéficié de la croissance, du plein emploi et de la liberté sexuelle. Elle incarne les espoirs des parents qui, au sortir de la guerre, rêvaient du meilleur pour leurs enfants. Plutôt que l'oubli de soi et la contribution au bien commun de leurs parents, ils ont mis en valeur l'estime de soi et l'importance accordée à la carrière. Cette génération avait la possibilité de changer le monde.

La génération X, dite génération sacrifiée, a connu la crise économique, l'effondrement des valeurs et le choc technologique. Ces jeunes ont été les premiers à vivre massivement le divorce des parents. Ils ont ensuite été les premières victimes de la crise de l'emploi, ils ont connu les premiers plans massifs de licenciements, l'ascenseur social en panne et le progrès qui cesse d'être une croyance inébranlable. Les enfants n'ont plus la certitude de vivre mieux que leurs parents. D'ailleurs, la concordance entre le diplôme et le niveau de rémunération est mise en question.

■ *Qu'est-ce que la génération Z a gardé de la X ? Y a-t-il amoindrissement de la transmission ?*

J.-Y. Le B. : Compte tenu de ce que nous avons dit, parler de génération Z n'a pas de légitimité en France, mais la question de la transmission fait tout à fait sens. Pour prendre leur envol, les jeunes de toute époque ont toujours voulu s'affranchir du carcan des opinions, des attitudes et des comportements de leurs aînés. Qu'il s'agisse de leurs cousins plus âgés, de leurs parents ou de leurs grands-parents ne change pas grand-chose à ce refus d'héritage conceptuel. Ils voudraient pouvoir adhérer à un projet dynamique susceptible de leur ouvrir les portes du monde et de l'avenir.

Propos recueillis par J. W.-A.

1. *Dernier ouvrage paru* : Une vie réussie pour chaque jeune, EMS, 2012.

La génération X est la génération de la désillusion, elle ne croit plus en l'avenir. La génération Y met en relief ses droits plutôt que ses devoirs, par exemple le droit d'être soi-même, le droit de s'habiller comme on veut, le droit de penser à son propre plaisir, le droit de consommer et de jeter... Ces jeunes gens estiment qu'ils ont de la valeur en tant qu'êtres humains ; qu'à partir du moment où ils sont évalués et jugés aptes par le diplôme, ils n'ont pas à prouver quoi que ce soit pour établir leur mérite.

L'aspect générationnel n'est pas purement français, comme le souligne une étude I-Lead¹ menée en 2008 et consacrée à la motivation des salariés dans vingt-cinq pays, les tendances générationnelles sont les mêmes dans le monde et l'homogénéisation se fait malgré les différences culturelles. Nous sommes dans un contexte changeant, de plus en plus global, mais nous jugeons toujours la génération suivante avec les caractéristiques de notre propre contexte. La génération X change moins vite que le monde, et dans le même temps les générations Y et Z s'adaptent plus vite.

■ *Selon certains² la génération Y ne présenterait pas de grandes particularités en ce qui concerne les attitudes et valeurs au travail, qu'en pensez-vous ?*

H. D. : La génération Y, génération de l'immédiat, à ne pas confondre avec la génération Z, génération « zapping », bouscule les codes professionnels traditionnels. Elle est décomplexée, négocie tout, fait son marché d'une entreprise à l'autre, ne leur est pas fidèle parce qu'elle considère que l'entreprise consomme de l'humain. Elle estime ne pas devoir plus que ce que son travail lui donne, et négocie les avantages que l'entreprise apporte sur le plan des salaires, des conditions de travail, des RTT, des congés payés, de la prime d'intéressement et de participation, des horaires, des avantages en nature.

La génération des *baby-boomers* n'avait pas cette problématique à gérer, car l'époque était au plein emploi. Aujourd'hui, les perspectives d'avenir sont incertaines. La génération Y vit dans la société de l'hyperconsommation, elle consomme donc de la RTT, des avantages en nature, et elle compare tout. La culture de l'instant est de plus en plus forte. Cette génération entretient des relations difficiles avec le temps, la ponctualité n'est pas sa priorité.

Elle est capable de faire plusieurs choses de front, mais elle est perçue comme moins performante. L'entreprise d'aujourd'hui valorisant la culture du résultat et de l'instantané, la génération Y lui fait écho, et la quête de l'excellence n'est plus un enjeu pour elle. On parle et on « marquette » l'excellence, peut-être, mais inconsciemment on n'en veut pas, car l'excellence coûte cher. Cette génération est donc totalement adaptée à ce monde.

Si nous voulons changer ce type d'attitude, il faut recourir à la mixité des générations, les faire travailler ensemble, car la multiplicité et la transmission des savoirs ne va plus du plus vieux au plus jeune, de l'ancien au novice, mais aussi du plus jeune à l'ancien. Le modèle de l'entreprise classique n'est plus adapté, il faut tendre vers plus de flexibilité, de mobilité, avec le télétravail, par exemple, réinventer un modèle économique adapté au monde qui se prépare. Une chose importante : la génération Y est revenue au désir de contribuer, d'apporter sa brique à la construction, de servir à quelque chose d'utile. Ses représentants ont confiance, sont optimistes et non pas cyniques. Le vrai problème n'est pas celui des générations mais du monde que nous sommes en train de construire, ensemble ou pas : s'adapter ou mourir.

■ *N'y a-t-il pas toujours des jeunesse quelle que soit la génération ? Les caractères de la génération « Y » ou « Z » se retrouvent-ils dans toutes les classes de revenu, de culture, etc. ?*

H. D. : Prenons la génération qui vient : elle a une approche beaucoup plus multiculturelle, plus ouverte que celle des *baby-boomers*. Pour autant, il existe plusieurs types de profils, dus à l'éducation, au lieu de vie, au mode de vie des parents. La catégorisation des jeunes est beaucoup plus difficile à faire aujourd'hui qu'hier.

■ *En dehors des problématiques de management et de recrutement des cadres, aurait-on parlé de générations Y ou Z ?*

H. D. : Oui, car ne serait-ce qu'à la maison, ces jeunes ont du mal à dialoguer, le lien semble éphémère. Cela dépend bien sûr des familles, mais il semble qu'il faille fournir plus d'efforts aujourd'hui qu'hier pour garder le lien. La génération Y a besoin de communiquer, elle a besoin de relation, de sens de l'humain.

■ *Les portraits des jeunes générations successives ne reflètent-ils pas surtout les attentes managériales de la génération d'avant vis-à-vis de ses cadets et potentiels subordonnés dans la carrière ?*

H. D. : Oui, car beaucoup de personnes restent dans leur modèle

par rapport au contexte d'avant. La mémoire que l'on porte en soi concerne les valeurs, mais aussi l'ancrage de ces valeurs par rapport à un temps révolu. C'est la raison pour laquelle la conduite du changement dans les entreprises est compliquée : beaucoup de gens font de la résistance.

■ *L'appartenance générationnelle influence-t-elle le degré de fidélité à l'entreprise ?*

H. D. : Ce n'est pas l'appartenance générationnelle, c'est le contexte. Ce n'est pas tant un problème de fidélité que de conditions de vie, de niveau de salaire. Aujourd'hui, le niveau de salaire est plus bas qu'hier à compétence identique. L'infidélité devient une stratégie d'adaptation au monde de l'insécurité. Je suis fidèle si j'y trouve mon compte. Ce n'est pas non plus seulement un problème

de salaire mais de vision de l'avenir, la vision qu'a ou non l'entreprise et qu'elle propose à ses collaborateurs.

■ *La génération Z reviendrait-elle à la « valeur travail » ?*

H. D. : La valeur travail n'est pas une question générationnelle ; elle est liée aux personnalités, qui n'ont pas toutes la même façon de concevoir le travail, de s'impliquer, de se dépasser.

■ *La génération Z voit-elle les Y comme des vieux ?*

H. D. : Oui. Relisez Platon !

■ *L'aspiration à l'autonomie qu'elles manifestent dans l'univers du travail fait-elle des Z ou des Y des générations de potentiels créateurs d'entreprise ?*

H. D. : Il ne faut pas confondre autonomie et esprit d'entrepreneur. On peut être autonome et n'avoir pas l'esprit d'entreprise, car il faut avoir le goût du risque, ce qui n'est pas lié à une génération mais au caractère de la personne. Pour être entrepreneur, il faut avoir une forme d'inconscience. Les prochaines générations ne seront ni plus ni moins entreprenantes que celles d'hier.

Propos recueillis par J. W.-A.

1. www.mcr-consultants.com/fr/cpg1-272265--Gen-y--i-Lead-mene-une-etude-internationale-unique.html.

2. Cf. Jean Pralong, FocusRH du 2/12/2010 - www.focusrh.com/strategie-ressources-humaines/attirer-fideliser-salaries/a-la-une/la-generation-y-nexiste-pas.html, ou François Pichaud et Mathieu Pleyers, « Pour en finir avec la génération Y ».

Bulletin de l'Institut de liaisons et d'études des industries de consommation

Directeur de la publication : Dominique de Gramont – Editeur : Trademark Ride, 93, rue de la Santé, 75013 Paris (tél. 01 45 89 67 36, fax 01 45 89 78 74, jwa@tmride.fr, www.trademarkride.com) – Rédacteur en chef : Jean Watin-Augouard – Secrétaire général de rédaction et contact : François Ehrard (01 45 00 93 88, francois.ehrard@ilec.asso.fr) – Maquette et mise en pages : Graph'i Page (06 85 91 40 33, ividalie@orange.fr)
Imprimé par : Imprimerie A. Mouquet, 2 rue Jean-Moulin, 93350 Le Bourget (tél. 01 48 36 08 54) – ISSN : 1271-6200

Dépôt légal : à parution – Reproduction interdite sauf accord spécial